

Du zéro à l'infini
Adieu au langage

Élie Castiel

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2015). Review of [Du zéro à l'infini / *Adieu au langage*]. *Séquences*, (294), 18–18.

Adieu au langage

Du zéro à l'infini

Je dois avouer que c'est à reculons que je m'aventurais à voir le dernier Godard, Prix du jury à Cannes, ex-aequo avec **Mommy** de Xavier Dolan. Et pourtant, l'effet fut surprenant. Le cinéaste, réputé pour sa verve anti-cinéma depuis quelques décennies, continue à explorer méticuleusement les mécanismes qui régissent la fabrication des images en mouvement, et tout particulièrement leur résonance métaphysique.

ÉLIE CASTIEL

Un nouvel acteur, canin cette fois-ci, occupe une place importante dans ce nouvel opus godardien, par caprice sans doute, par simple goût du gag quasi *chaplinesque*. Mais nous ne nous attarderons pas sur cet effet-chien, préférant imbriquer notre regard sur la fascination du cinéaste pour la déconstruction des images et leurs rapports au corps.

Godard n'y croit plus à ces images, les plans le confirment. Et plus encore le rapport qu'il entretient avec la nouvelle technologie. Si l'utilisation du relief 3D peut paraître à certains comme un caprice de zélé de technologie, force est de souligner le discours que le cinéaste en fait, méticuleusement, moyennant un raisonnement articulé qui peut paraître factice, si on ne voit pas de près.

Car, justement, en observant à la loupe, dans certains brefs passages, notre regard se transforme comme par magie; est-ce un mauvais ajustement des lunettes 3D? Par instinct physique et intuition primaire, nous fermons l'œil gauche pour mieux capter ce qui se passe à l'écran; ça ne dure que quelques secondes. L'image est floue. Le tout reprend son cours *normal* comme si de rien n'était. L'énoncé sur cette nouvelle technologie devient alors clair à notre yeux. Il y a là un discours sur la méthode employée, une déconstruction de l'image en relief, son refus catégorique qui se manifeste paradoxalement par son application.

Car **Adieu au langage** est tout autre malgré certaines apparences. C'est un film pictural, dont les formes photographiques ou muséales ne cessent de nous tourmenter et d'ajuster notre regard. Le cinéma de Godard, depuis ses débuts, est celui de l'œil-spectateur, de ce lien qui se fait (ou se défait) entre l'écran et l'auditoire, entre la fiction et le réel.

Quelques épisodes finissent par nous lasser: l'histoire du chien sans aucun doute; les épisodes scatologiques tout à fait, car ils nous semblent totalement gratuits, n'apportant rien de nouveau au discours. C'est là où Godard divague, se perd dans des citations littéraires (et vulgairement sonores) qu'il affectionne et qui ne font plus effet.

Mais il y a, comme d'habitude, les faux raccords (*jump cuts*), les digressions provocantes ou inoffensives, le jeu avec le son, la musique syncopée; bref, tous ces éléments qui composent le *mythe godardien*, à l'intérieur duquel il semble s'accommoder, probablement jusqu'au dernier souffle.

Godard évoque en filigrane, sourdement, les thèmes politiques qui lui sont chers, tous les *ismes*, comme socialisme, capitalisme, communisme envahissent notre esprit. Che Guevara n'est pas loin. Comme dans chaque film, le corpus *godardien* est évoqué par

soubresauts, idées fixes, tout ce qui excite le regard et, directement, la pensée. Le cinéaste passe ensuite à autre chose.

Il y a des appareils photos, des *smartphones* et autres gadgets de la représentation pour capter l'apparence ou la métaphore. Mais ici, ces objets prennent la forme de pinceaux d'un peintre qui anime ces sujets et ses motifs, les mettant tantôt en perspective, les décalant parfois. Puzzle, mise en abyme de son propre jeu, dont le cinéaste est le seul à connaître intimement les règles, **Adieu au langage** est une expérience agréablement hallucinante qui assume, avec une fierté à la fois touchante et désespérée, sa différence. Octogénaire, Jean-Luc Godard persiste à signer un anti-cinéma diluvien par sa démarche, discursif par son propos et hautement intellectuel par son raisonnement.



Le médium cinéma soumis à un travail de spéculation

À l'instar de l'essai littéraire, le film est chapitré: 1 pour *Nature*; 2 pour *Métaphore*. Ce n'est pas nouveau chez Godard. Mais qu'est-ce que le récit? Aux dires du cinéaste, «une femme et un homme se rencontrent, ils s'aiment, les coups pleuvent, un chien erre entre ville et campagne, les saisons passent, l'homme et la femme se retrouvent, le chien se trouve entre eux...». Banalisation de la fiction, soumettant le médium (langage) cinéma à un travail de spéculation, renversant les rôles entre jeu et fabrication de l'image: Godard continue de croire que le monde, donc le cinéma, n'est que la décadence de lui-même. Si, pour Bazin «le cinéma substitue à notre regard un monde qui s'accorde à nos désirs», pour Godard, il s'agit d'un monde qui s'accorde sans doute à notre angoissante impuissance. ► **Cote: ★★★★★**

■ **Origine:** France – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 10 – **Réal.:** Jean-Luc Godard – **Scén.:** Jean-Luc Godard – **Images:** Fabrice Aragno – **Mont.:** Jean-Luc Godard – **Son:** Jean-Luc Godard – **Cost.:** Aude Grivas – **Int.:** Héloïse Godet (Josette), Kamel Abdeli (Gédéon), Richard Chevallier (Marcus), Zoé Bruneau (Ivitch), Christian Gregori (Davidson), Jessica Erickson (Mary Shelley) – **Prod.:** Brahim Chioua, Vincent Maraval, Alain Sarde – **Dist. / Contact:** Cinéma du Parc / Kino Lorber.